

Nantes Sud entre mémoire et histoire

Par le Groupe Mémoire Nantes Sud
et les Archives municipales de Nantes

Bulletin n°1 Septembre 2008
Exemplaire gratuit



© AMN 25Fi0007.

Edito

Le groupe Mémoire du quartier Nantes Sud s'est mis en place fin 2005 suite à une réunion du CCQ Animation et Vie de quartier. Il a pour ambition de retracer l'histoire à partir du vécu des habitants.

Une collecte de témoignages a été réalisée auprès d'une dizaine de personnes. Des souvenirs et des anecdotes sur différents thèmes vous seront proposés.

Par la publication de ce bulletin, le groupe souhaite conserver la mémoire de ce quartier.

Bonne lecture !



Sommaire

<i>Edito</i>	p.2
<i>Le Groupe Mémoire</i>	
<i>Dossier</i>	p.3
<i>Nantes Sud</i> <i>un quartier de mémoire</i>	
<i>Plans du quartier</i>	p.10
<i>Dossier</i>	p.12
<i>La cité Saint-Jacques</i> <i>1947-1967</i>	
<i>Témoignages</i>	p.15
<i>Souvenirs de guerre . . .</i>	
<i>Un quartier, une vie,</i> <i>un homme</i> <i>Le boucher</i>	p.18
<i>Jeux</i>	p.20

Conception et réalisation : Groupe Mémoire Nantes Sud et Archives municipales de Nantes.

Comité de rédaction : Lucette Piveteau, Annie Héraud, Hélène Gauvrit, Monique Cassard, Robert Laly, Marie Franchin, ORPAN.

Maquette et mise en page : Anne Lalaire et Marie Franchin, Archives municipales de Nantes.

Crédits photographiques : Archives municipales de Nantes et collections particulières.

Recherches documentaires : Archives municipales de Nantes.

Remerciements à l'ensemble des personnes interviewées.

Groupe Mémoire Nantes Sud : Equipe de Quartier, 2 Route de Clisson, 44000 Nantes, 02.28.00.00.60.

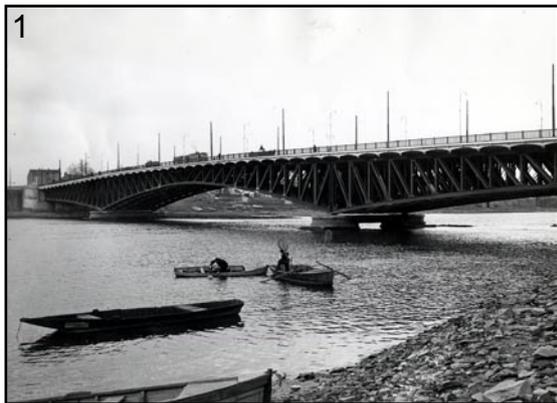
Publié par les Archives municipales de Nantes, 1 rue d'Enfer, 44000 Nantes, 02.40.41.95.85, septembre 2008.

Impression : LNG Imprimerie, Tirage à 2000 exemplaires.

Dossier



Nantes Sud, un quartier de mémoire



1. Pont de Pirmil, © AMN 25Fi5318.

2. Place Pirmil, © AMN 25Fi5664.

3. Rue Saint-Jacques, © AMN 10Fi0077.

4. Chemin de Vertou, © Collection particulière.

Sa situation géographique

Délimité au Nord par la Loire et à l'Ouest par la Sèvre, ce quartier est entouré de trois communes : Rezé à l'Ouest, Vertou au Sud et Saint-Sébastien à l'Est.

Détail du plan de la Ville de Nantes en 1989,
© AMN 1Fi0579.



Cette originalité s'associe à une autre particularité. Le pont de Pirmil a été le seul lien de Nantes avec le Sud Loire jusque dans les années 1960 (construction de la nouvelle ligne des ponts). Le quartier était une porte vers le Sud et la côte atlantique.

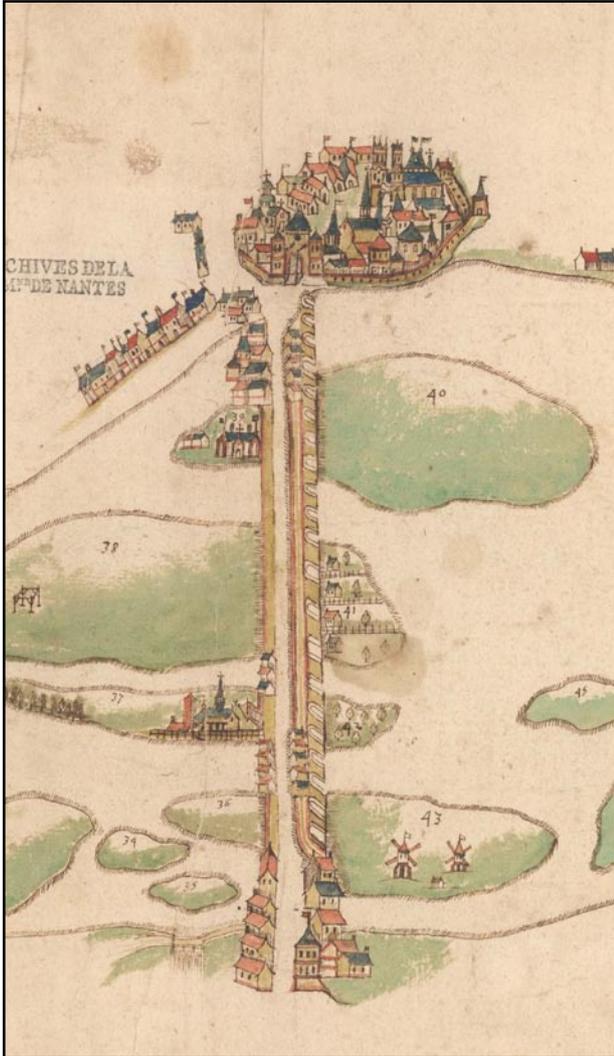
Quatre axes de circulation structurent actuellement le quartier :

- rue Saint-Jacques, rue Joliot-Curie et route de Clisson,

- rue Dos d'Ane, place Pirmil et côte Saint-Sébastien,
- rue Ledru-Rollin et route de Vertou,
- et le plus récent, les boulevards Emile Gabory et de Vendée (Ligne 4 Busway).

Cette langue de terre au Sud-Loire accueille de nombreux micro quartiers : Pirmil, Saint-Jacques, Lion d'Or, Gilarderie, Bourdonnières, la Filée, Sèvre, Ripossière, Grèneraie, Clos-Toreau, etc.

Les grandes lignes de son histoire

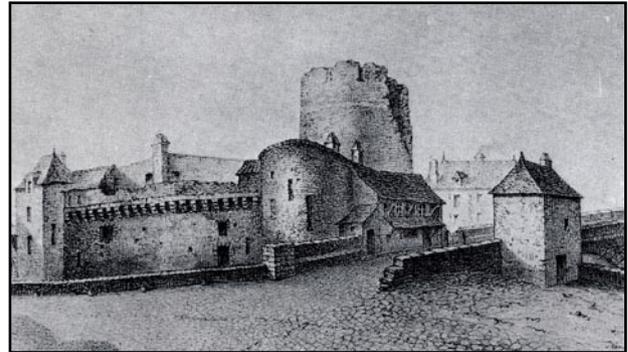


Arpentage des îles et flots de la Loire par Ambroise Grion, aquarelle, 1665, © AMN II 167/052, détail.

Pirmil et sa forteresse

La forteresse de Pirmil a été construite en 1365 par l'Amiral de Bretagne Nicolas Bouchaud sur l'ordre du duc Jean IV. Elle se situait à la jonction des rues Saint-Jacques et Dos d'Ane, en tête du pont de Pirmil.

Elle a été démantelée en 1626 et la tour en 1839 seulement. Ce monument disparaît du paysage urbain du Sud-Loire.



Restes du château de Pirmil vers 1830, « Le vieux Nantes et ses cartes postales », H. de Berranger.

L'Hôpital Saint-Jacques

Le prieuré de Pirmil a été bâti entre les 11^{ème} et 12^{ème} siècles sur un sanctuaire plus ancien. Près des ponts de Nantes, les moines assistent les nombreux voyageurs franchissant le fleuve notamment en route pour Saint-Jacques de Compostelle. Au 17^{ème} siècle, les Bénédictins de Saint-Maur deviennent les propriétaires de ce prieuré.

En 1789, le monastère perd sa vocation religieuse et tombe dans le domaine des biens nationaux. Il devient un dépôt de mendicité puis hospice Saint-Jacques dans les années 1830. En 1834, l'Hôpital Général de Saint-Jacques, rénové et doté de nouveaux bâtiments, dont la chapelle de style néogrec, ouvre ses portes. Il est destiné depuis à apporter des soins psychiatriques. Saint-Jacques prête alors son nom à l'hôpital, au quartier et à l'église.

L'église Saint-Jacques

« Notre église est une des plus vieilles de Nantes. C'étaient les Bénédictins ».



« Quand il y a eu les bombardements, ils ont retrouvé des ossements, c'était un cimetière, un ancien cimetière, comme les enclos bretons, tout autour des églises »
Anne-Marie.

Eglise Saint-Jacques,
© Collection particulière.

La chapelle Bonne-Garde

Non loin de ce monument, se situe la chapelle Notre-Dame de Bonne-Garde. Yves nous raconte : « La chapelle Bonne-Garde. Vous connaissez son origine ? Ce quartier faisait partie de Saint-Sébastien.

Il y avait eu une épidémie de peste, et à l'époque la peste ça englobait tout un tas de maladies. On avait fait un vœu à Saint-Sébastien : quand s'arrêterait la maladie, on construirait une chapelle en mémoire. C'étaient des croyants. Ils avaient prié pour que ça s'arrête. La chapelle a donc été construite il y a plus de deux siècles maintenant ».



Chapelle Bonne-Garde,
© AMN 9Fi1072.

Vérité ou légende ?

Le pont de Pirmil

Le pont de Pirmil, le plus long de Nantes, était en bois jusqu'en 1564 pour être reconstruit en pierre à la suite de multiples aléas (notamment les crues de la Loire de 1711).

Des réparations successives sont menées. Jusqu'en 1924, les vestiges d'une maison sur le vieux pont étaient encore visibles. A la suite à son écroulement cette même année dû à la rupture d'une conduite de gaz, le pont métallique est construit.

En 1944, pendant la guerre, ce pont est détruit par les Allemands : la travée centrale est au fond de la Loire. Des passerelles provisoires sur caissons flottants, puis



Le pont de Pirmil en 1944-1945,
© Collection particulière.

un pont en bois sont édifiés. Depuis 1948, le pont métallique actuel est largement emprunté par les automobilistes, les vélos et piétons.

La Sèvre

Le bassin de la Sèvre nantaise connaît une forte industrialisation au 19ème siècle. La Sèvre, par son débit régulier et puissant et par la qualité de son eau, alimente un grand nombre de filatures, blanchisseries et tanneries sur la rive gauche.

Le tramway

Les voitures tirées par des chevaux apparaissent dès les années 1820-1830 dans le centre de Nantes. Les omnibus naissent et les « dames blanches » (Berlines nantaises tractées par des chevaux blancs) desservent la ville. Nantes est la première ville de France à posséder un tramway mécanisé dès 1878. Ce « péril jaune » était fa-

cilement identifiable par sa couleur crème.

Annick nous parle du tramway sur le quartier jusque dans les années 1950 : « *Le tramway arrivait de la ville, traversait le pont, s'arrêtait place Pirmil, montait la rue Saint-Jacques, faisait un arrêt à Bonne Garde, en face de l'hôpital* ».



Un tramway, place Pirmil à l'entrée de la rue Dos d'Ane,
© Collection particulière.

« *A la Croix des Herbes, il y avait un arrêt et après il continuait. Il y avait aussi le tram de Sèvres. Il prenait la rue Ledru-Rollin et faisait un arrêt au bas de la Ripossière. C'était le tram avec une remorque, enfin un wagonnet. Il y avait le receveur qui parcourrait le tram pour prendre les tickets, il avait une petite machine, il mettait le ticket et il tournait* ».

Le tramway refait son apparition en 1992 dans le quartier.

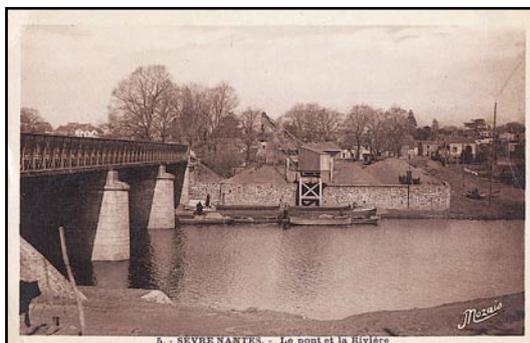
Des activités économiques

La Société d'électricité Pétillot

Lucette : « Ce sont mes grands-parents qui ont monté l'entreprise à l'époque dans la rue Saint-Jacques. Ensuite, ils ont acheté la boutique place Pirmil en 1940, au début de la guerre ».

Le père Friot, marchand de sable et son dépôt de Sèvre

Michel : « Mon grand-père est devenu marchand de sable en 1923, il n'était pas du tout dans le métier et c'était un pêcheur à la ligne ».



Pont de la Morinière, © Collection particulière.

« Mes grands-parents sont venus habiter Sèvre quand mon grand-père a monté son dépôt de sable, pont de la Morinière. Il avait acheté une petite entreprise de dragage de sable. Mon père, le père Friot, a pris la suite et j'ai pris sa suite ».

Le maréchal-ferrant du Lion d'Or

Elisabeth : « Il y avait un maréchal-ferrant au Lion d'Or. Un anneau est resté dans le mur comme témoignage de son passage. Il se trouvait où est le cabinet médical au Lion d'Or ».

Les grainetiers Haury

Charles : « Les parents étaient grainetiers à cet emplacement (2 route de Clisson) ».



Famille Haury devant la Graineterie,
© Collection particulière.

« On faisait de la culture maraîchère et tous nos plants de légumes, de fleurs annuelles et quelques porte-graines pour la production de graines de légumes. On faisait quelques centaines de châssis de muguet. Pour le 1er mai, ma mère faisait des bouquets magnifiques ».

Les maraîchers

Anne-Marie : « Il y avait énormément de maraîchers à cette époque-là ».

Annick : « On n'était entouré que de tenues maraîchères. Il y avait des tenues maraîchères partout, partout, partout. J'ai connu toutes les tenues maraîchères là où sont les bâtiments du Clos Toreau. Ce n'était que des tenues maraîchères : il n'y avait aucun bâtiment ».

Les commerces et artisans

Ils étaient fort nombreux : bureau de tabac, boulangerie, bazar, charcuterie, boucherie, salon de coiffure, épicerie, station d'essence, garage, banque, herboristerie, tannerie, poissonnerie, miroiterie, cordonnerie, etc. Chiffonnier, marchand de savon, pharmacien, médecin, dentiste, peintre, marchand de bascules, sculpteur, marchand de cycles, marchand de chaussons, de pantoufles et de sabots, bijoutier, charbonnier, marchand de légumes, fleuriste, marchand d'articles de pêche, tôlier, marchand de vêtements, photographe, etc.



Magasin
« Aux
Travailleurs »
dans la
rue Dos d'Ane,
1981,
© Collection
particulière.



La rue Dos d'Ane en 1953.

Les cafés

Le Café de la Terrasse, le Café des Sports, le Café Delage, le Café Dos d'Âne, le Café des Glacières, le Café de Sèvre, le Café du Terminus, le Café des Tonnelles, etc.

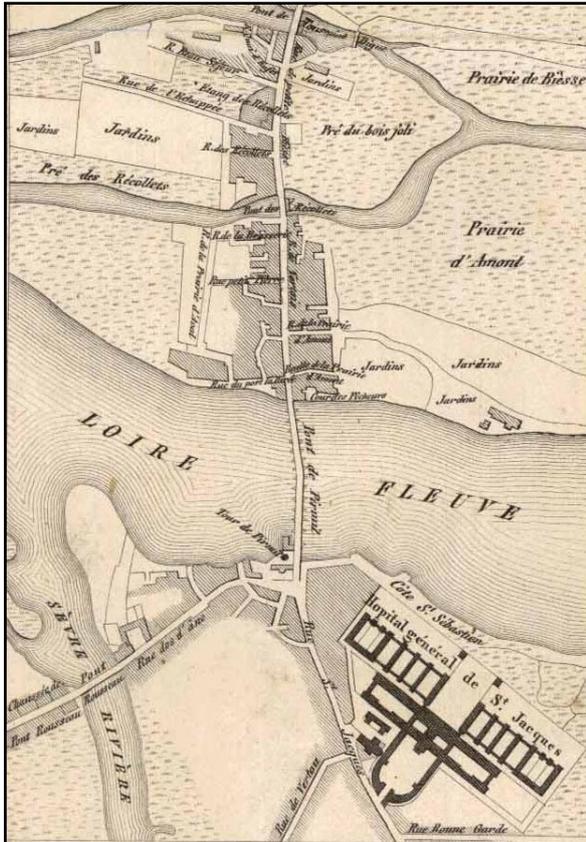
Le marché de la rue Dos d'Âne

Annick : « On ne disait pas le marché de Pirmil, mais le marché de la rue Dos d'Âne. Cela partait de Pirmil jusqu'au pont de Pont-Rousseau. C'était dans la grande rue. C'était des deux côtés, c'était très achalandé et il y avait beaucoup de monde, c'était le rendez-vous du quartier. C'était le mercredi ».

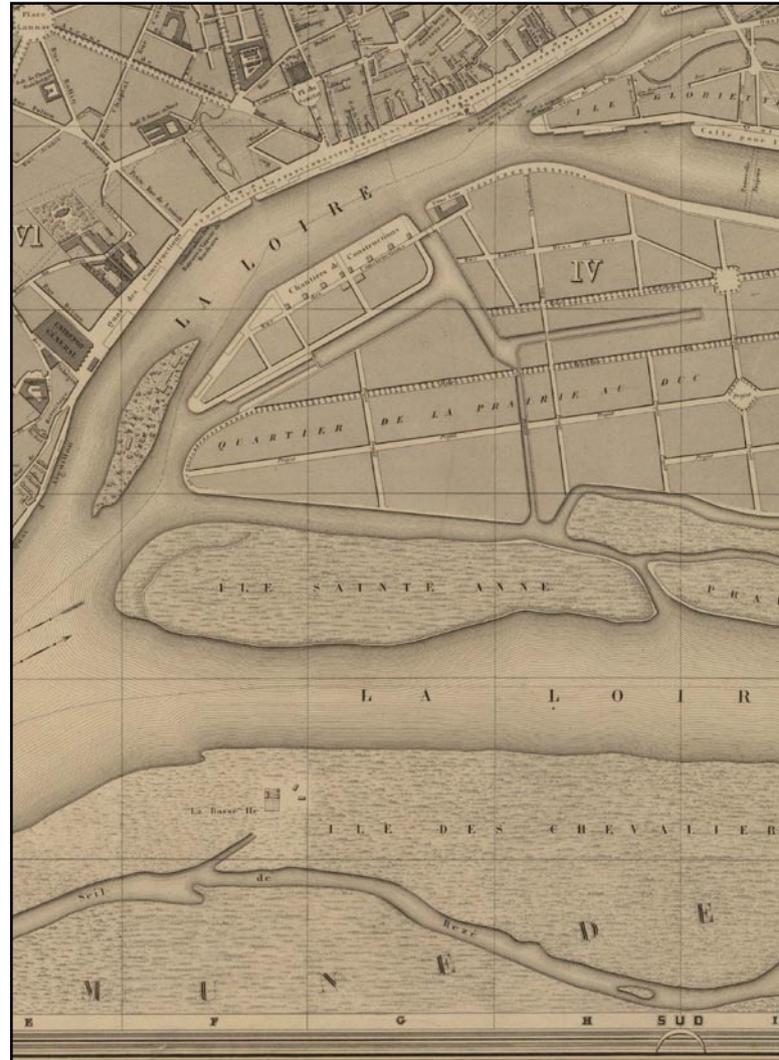
Les bateaux-lavoirs

Michel : « On ne parlait pas de lavandières par ici, c'étaient des blanchisseuses. Il devait y avoir qu'un seul bateau à laver. Il y avait le pont de la Morinière et un petit canal, et le bateau à laver devait être au bout du canal. Il y en avait peut-être d'autres ailleurs ».

Plans du quartier



Plan de Nantes, 1836, lithographie par Bilange,
39x53cm © AMN 1Fi0049.



Dossier



La cité Saint-Jacques, 1947-1967



Photographie aérienne de 1956 © AMN 30Fi0652 détail.

Au sortir de la guerre, une cité destinée à reloger les familles sinistrées à la suite des bombardements, voit le jour dans notre quartier. Elle se situe près du cimetière, rue Saint-Jacques (aujourd'hui le boulevard Joliot-Curie), à l'emplacement actuel du funérarium et de la salle de réunion de la mairie annexe. Le muret qui en délimite les contours est toujours visible.

Venues de toute la ville, les familles s'installent dès 1947 dans des baraquements. Certaines n'y restent que peu de temps, dans l'attente d'une meilleure solution. D'autres y demeurent jusqu'en 1967, année de la démolition, puis choisissent de s'installer dans le quartier. Renée nous raconte : « *C'étaient des bâtiments tout en longueur. Pas des bungalows comme maintenant ! J'aime mieux vous dire que ça s'appelait des baraques ! Il y avait une mal-*



Baraquements de la cité Saint-Jacques, Ville de Nantes, sans date, © AMN 25Fi4977.



Baraquements de la cité Saint-Jacques, Ville de Nantes, sans date, © AMN 25Fi4987.

heureuse cloison, on entendait chez les voisins mais on ne faisait pas attention. C'était tout en bois du haut jusqu'en bas, même le sol. Le toit était en carton bitumé. Plus tard, comme ça ne tenait pas, ils nous ont mis du fibro ».

« Par baraque, nous étions trois ou quatre familles, moi j'avais quatre pièces. J'entrais par la cuisine, il y avait une chambre devant et deux autres de l'autre côté : c'était de plain-pied ».

« Ça me faisait deux fenêtres sur la rue, deux sur le jardin. J'avais un tout petit bout de jardin devant et un caveau, j'y mettais le charbon. C'était aussi les cabinets. Quand on est arrivé, on n'avait rien, pas de chauffage, même pas l'eau ; il fallait aller la chercher au bout du chemin. On m'avait donné quelques meubles pour aménager cette baraque ».

L'équipement ménager est rudimentaire. Renée se souvient : « *Dans un caveau en planches que m'avait fait mon mari, j'avais une « gargote » pour bouillir le linge, une planche à laver et une brosse en chien-dent. Il fallait transbahuter l'eau pour rincer. J'embauchais les gosses pour m'aider. J'avais un fil de fer derrière le bâtiment pour étendre* ».

« *Je faisais la cuisine sur la cuisinière à bois et après au charbon. Elle était toujours allumée même l'été. En 1950, j'ai acheté un butagaz à la droguerie et j'ai dit : "on aura au moins un gaz à deux feux" ».*

Dans la cité, la vie s'organise comme dans un village avec son école maternelle à deux classes et son épicerie. Les hommes travaillent, les femmes s'occupent du foyer et de leur famille souvent nombreuse.



Baraquements de la cité Saint-Jacques, Ville de Nantes, sans date, © AMN 25Fi4977.



La cité Saint-Jacques, Ville de Nantes, sans date, détail de la photo aérienne de 1956 © AMN 30Fi0652.

« *Les deux gars sont nés ici, j'ai accouché chez moi. Il y avait le docteur et la sage-femme. Tout s'est bien passé. Les petits, on les amenait au dispensaire, rue Jeannine, c'était un baraquement en bois là aussi ! Les sœurs du dispensaire venaient faire un tour à la cité de temps en temps* ».

Peu de loisirs à cette époque : le patronage, les débuts de la télé ... « *Mes deux gars allaient voir la télé chez un voisin. C'était une télé en location, vous mettiez un franc et ça marchait une heure. Quand ils n'allaient pas à la télé, je leur disais "allez au cinéma Bonne-Garde" et ils rentraient après l'entracte parce que ce n'était plus payant. Mes filles allaient au patronage le jeudi et le dimanche, des fois il y avait des animations. Les deux mois de vacances, ils les passaient dans la cité* ».

« *Vous savez, je la regrette presque la cité. Après guerre, les gens étaient si heureux de retrouver une vie. Tout en n'ayant rien, on était très bien* ».

Témoignages



« La guerre ... de la déclaration à la Libération, racontez-nous »



Immeubles de la rue Saint-Jacques détruits lors des bombardements de septembre 1943, pont de Pirmil en arrière-plan © AMN 22Fi363.

Comment avez-vous appris la déclaration de guerre, le 3 septembre 1939 ?
« Le jour de la déclaration de la guerre, nous passions la journée à La Varenne avec mes parents et des amis. Au cours de l'après-midi, nous sommes montés au clocher de l'église pour découvrir la vallée de la Loire. Tout à coup, mon père a dit : « des personnes collent des affiches : c'est la déclaration de guerre, je vais être mobilisé ».
« En effet, ces pancartes indiquaient la mobilisation des Français. Nous avons donc quitté nos amis pour revenir sur Nantes. A notre retour, nous sommes allés chercher ma grand-mère. Je la revois encore aujourd'hui préparer le linge de mon père et coudre des petites poches en flanelle. Elle avait refait son trousseau. Puis, mon père est parti » Gabrielle.

MAIRIE DE NANTES



Cabinet du Maire

Nantes, le 16 septembre 1940.

Monsieur,

L'Autorité des troupes d'occupation a prescrit, comme vous le savez, que vingt de nos concitoyens seraient, chaque jour, les garants du maintien de l'ordre dans la Cité.

Vous avez été désigné parmi les personnes chargées d'assurer cette mission.

J'ai, en conséquence, l'honneur de vous prier de vouloir bien vous tenir à la disposition de l'Autorité occupante pendant une durée de 24 heures, du samedi 21 septembre à partir de 18 heures 30 jusqu'au lendemain 18 heures 30.

Durant cette période, vous pourrez vaquer à vos occupations à la condition :

- 1°- de ne pas sortir de Nantes;
- 2°- de me faire connaître par écrit et votre adresse particulière et le lieu de votre travail, de façon qu'à tout moment il soit possible de vous faire convoquer.

Je vous remercie à l'avance du concours que vous apporterez ainsi à la sauvegarde des intérêts de Nantes dans cette période difficile et vous prie d'agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

LE DEPUTE-MAIRE,

Que s'est-il passé après la déclaration de la guerre ?

« Je n'avais que dix ans et les adultes nous disaient : « Mes petits enfants, nous sommes en guerre » mais on ne savait pas ce que ça voulait dire » Martine.

« J'étais une enfant. Au départ, nous ne ressentions pas la guerre dans notre vie de tous les jours » Anne-Marie.

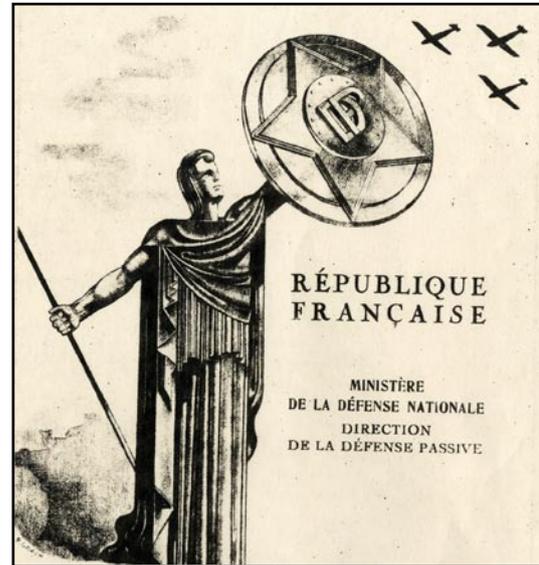
Quand l'armée allemande est-elle arrivée à Nantes ?

« En 1940, je m'en souviendrai toujours. Ils sont arrivés au carrefour des rues de la Gilarderie et des Fromenteaux où nous habitons. Ils y ont installé une batterie de canons » Gabrielle.

« J'ai cru que c'étaient des Américains mais on m'a dit que c'étaient des Allemands » Elisabeth.

Avez-vous eu un contact avec les Allemands ?

« Trois Allemands ont sonné à notre porte. Nous étions avec ma grand-mère, mon oncle et ma tante. Ma grand-mère est allée ouvrir. Un des Allemands lui a fait comprendre qu'il voulait se laver. On ne parlait pas allemand, il ne parlait pas bien français. Ma grand-mère a eu une bonne réaction. Elle l'a emmené dans la buanderie pour qu'il fasse sa toilette. On était transi de peur » Gabrielle.



Détail d'une attestation de la Défense Passive, juin 1940
© Collection particulière.

Où était l'armée allemande ?

« La marine allemande était à la Persagotière. Ce n'étaient que des marins allemands en tenue et bottés. Ils défilaient dans les rues » Martine.

« Il y avait des fusiliers-marins à la Persagotière. Ils faisaient aussi des rondes le soir. Je me souviens une nuit ... on a entendu « toc, toc, toc ». Mon père s'est levé pour ouvrir : il y avait trois Allemands. Ils ont visité toutes les pièces, la cuisine, la salle à manger, les chambres. J'étais couché. L'un d'entre eux est entré dans ma chambre et m'a dit : « Bolchevik ? ». J'ai rigolé, il m'a souri et il est reparti. Ça m'a marqué ! » Michel.

Portrait



Un quartier, une vie, un homme

Comment envisager un travail de mémoire sans aller puiser quelques anecdotes dans le passé de ce quartier. Yves nous décrit son métier en nous livrant son témoignage.

« Mes parents sont arrivés sur le quartier le 1er novembre 1947 et ils ont acheté la boucherie et la maison ». La boucherie se situait à l'angle des rues Ledru-Rollin et Saint-Jacques en face de la chapelle Bonne-Garde. Les bouchers étaient

nombreux dans le quartier avant et après la seconde Guerre mondiale.

Le fils a suivi les pas du père : « J'ai passé deux CAP, j'ai appris le métier de boucher chez mes parents, 3 ans à l'époque, et en même temps, j'ai appris le métier de charcutier chez un patron, rue de la Ville en Bois.

« J'ai repris la boutique et la maison de mes parents en 1965, j'ai fait presque toute ma carrière rue Saint-Jacques.



« J'ai passé 30 ans en tant que boucher, c'était un travail très prenant : 12 à 15 heures de boulot par jour. J'ai même vu, au moment de Noël et du 1er de l'an, on dormait 3 ou 4 heures, pas plus ».

Devanture de la boucherie du 132, rue Saint-Jacques après les rénovations de 1966, © Collection particulière.

« La rue Saint-Jacques était à l'époque très commerçante et la boucherie réclamait une présence constante du matin au soir : « On se levait à 3 ou 4 heures du matin et le soir il y avait les comptes. Je me souviens que mes parents prenaient le petit déjeuner à tour de rôle et se relayaient pour accueillir des commerçants, des clients qui allaient à la première messe.

« Il y avait, rue Saint-Jacques, un tissu commercial important à l'époque : poissonnerie, épicerie, deux boulangeries qui marchaient très bien. Dans le bas de la rue, des Espagnols vendaient des légumes. C'était un quartier commercial qui travaillait avec une clientèle de proximité.

« Puis, il y a eu une évolution et cela se voit dans toutes les professions. La clientèle a changé ses habitudes avec l'ouverture des supermarchés. On l'a vu, route de Clisson, avec Record, puis ici Suma, et maintenant Super U.

« Quand j'ai passé mon CAP, je me suis mis à mon compte, j'ai acheté ' vivant', la bête sur pied. Il y avait un marché au veau vivant, on achetait la marchandise, on tuait nous-mêmes et on faisait les abats. Mais maintenant, cela ne se fait plus de ' fendre' un veau, puisque c'est interdit de porter une marchandise qui fait 110 à 120 kg.

« L'autre raison, c'est qu'on enlève la moelle épinière sur des animaux depuis

l'épisode de la vache folle. Je n'avais plus la possibilité d'abattre moi-même. Le marché du vivant a donc disparu.

« Le Vendredi Saint, à l'époque, était très respecté. On ne faisait pas de vente ce jour-là, mais un étalage. Mon père qui avait été ouvrier à Saint Malo m'avait montré des photos. Il y avait un bœuf entier à l'étalage, plus un veau, des pièces de moutons décorées avec du persil. Et, j'ai été le dernier boucher à Nantes à faire avec un apprenti un étalage pour le Vendredi Saint. Mais il y a quelqu'un qui a dû prévenir les services vétérinaires qui m'ont dit que c'était la dernière année parce que la vitrine n'était pas réfrigérée ». Cette coutume s'est définitivement perdue dans les années 70.

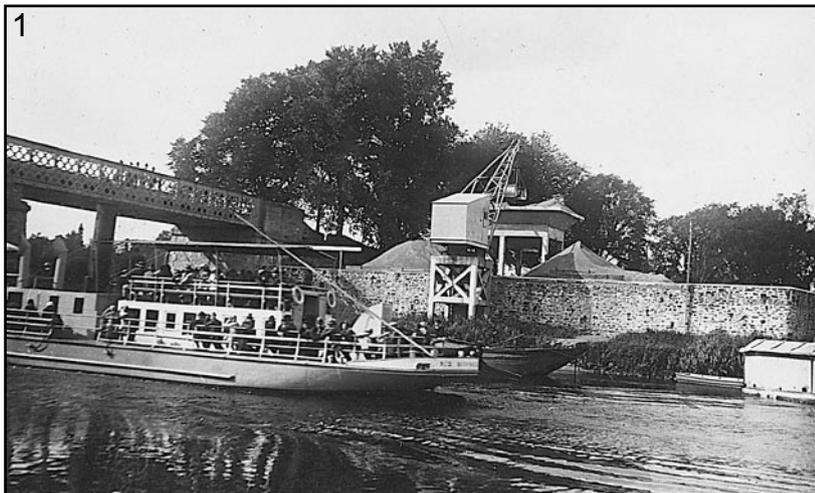
Le métier de boucher avait amené Yves à promouvoir la formation des apprentis boucher : « J'ai eu un apprenti qui a décroché une médaille d'or au concours national, ça fait plaisir. A la suite de ça, on m'a demandé d'assurer des cours à la Chambre des Métiers ».

Puis a sonné l'heure de la retraite. « Comme le commerce commençait à ne plus être aussi bon et trouver un successeur c'était difficile, j'ai transformé le local professionnel en habitation ». Ainsi a disparu la dernière boucherie de la rue Saint-Jacques.

Amusez-vous !



Hier et aujourd'hui



Des photos d'hier.
A vous de retrouver le lieu !



Réponses : 1. Le marchand de sable et l'hirondelle au port de la Morinière, 2. Bateau-lavoir à Sèvre